

Libretto

JEAN-MARIE DALLET

DE PAREILS
TIGRES

roman

libretto

© Les Éditions du Sonneur, 2010.

ISBN : 978-2-36914-174-7

Écrivain et marin, Jean-Marie Dallet a écrit une quinzaine de romans depuis la publication des *Antipodes* publié au Seuil en 1968 et préfacé par Marguerite Duras, dont *Gauguin ou l'atelier du tropique* (Éditions Saint-Germain-des-Prés, 1976), *Waterman bleu-noir* (Éditions Robert Laffont, 1978), *Je, Gauguin : une autobiographie imaginaire* (Éditions Robert Laffont, 1981 ; Éditions de la Table Ronde, 2003), ou encore *Dieudonné Soleil* (Éditions Robert Laffont, 1984) pour lequel il a obtenu la bourse Goncourt du récit historique.

*À Marie-Claude et Didier
qui connaissent la musique
et m'ont sauvé la mise.*

«La réalité est cachée, Dieu merci.»
JOSEPH CONRAD

JOSEPH

La goélette s'approche du quai, une amarre est jetée, une ombre sort du noir qui l'attrape au vol, la frappe autour du fût d'un canon planté dans le sol, et alors que l'aube gagne sur la nuit, on se rend à la proue pour pisser par-dessus bord. La goélette se nomme *Papeete*, le port également, nous sommes Alexandre et Joseph Rorique, cela se passe à Tahiti en 1891, un jour ou deux après le 14 juillet, et c'est moi, Joseph, qui parle, mais ce serait pareil si Alexandre s'y mettait parce qu'on est frères et que nous menons la même vie, quand l'un commence une phrase, l'autre la finit. Maintenant, des rayons de soleil glissent sur la mer, ricochent sur les arbres de la rive, un chien déboule d'on ne sait où, s'assied sur l'herbe juste sous le mât de beaupré, un chien vraiment moche qui nous fixe, il doit porter malheur, et je ramasse un faubert traînant sur le pont, le lance vers le clébard qui détale.

Cinq jours plus tôt, pour pouvoir monter à bord de la *Papeete* en escale à Rarotonga, on a dû se présenter au capitaine Wohler, je dis :

– Nous sommes frères, nous sommes marins, seuls rescapés du naufrage du *Général Brash* aux îles Marshall, dans une passe de Jaluit.

Alexandre ajoute :

– Nous ne possédons plus de papiers d'identité, ils sont

au fond de l'eau, mais le résident allemand nous a fourni un document, le voici.

Et il tend à Wohler une feuille revêtue du sceau impérial confirmant que nous sommes bien Alexandre et Joseph Rorique, l'un et l'autre nés à Natal en Afrique du Sud de parents originaires de Jersey.

Nous parlons peu de Jaluit et du naufrage, pas beaucoup plus de la manière dont nous avons gagné Penrhyn, un autre atoll inhospitalier – ne le sont-ils pas tous ? – vers le nord de l'archipel des Cook, et à propos de Rarotonga où nous avons débarqué deux mois plus tôt, je déclare :

– Voilà une île plus aimable, haute, verdoyante, mais on s'y emmerde à cause des pasteurs anglais, comme vous le savez, capitaine, ici plus de danses, plus de fornication, rien que de la prière et du sermon.

Afin de gagner la sympathie de Wohler, on s'exprime en allemand, sa langue maternelle, pour nous faire valoir, je dis :

– On sait aussi le français, l'anglais, l'espagnol, un peu le maori et même le bichlamar.

Puis Alexandre demande :

– Pourquoi, capitaine, être passé de la nationalité allemande à la française ?

Et lui :

– Je peux ainsi commander un navire sous pavillon français, un étranger n'en a pas le droit.

Et moi :

– N'y a-t-il pas parfois des dérogations ?

Wohler ne le croit pas, nous espérons que si. Pendant la traversée, on prend part à toutes les manœuvres, réparant même un espar brisé, demeurant toujours courtois, de bonne humeur, du coup Wohler va chanter nos louanges aux capitaines de la place dès son débarquement :

– Ce sont des marins hors pair, des hommes de qualité et

d'expérience, si on les emploie, ils feront honneur à la flotte de Tahiti.

Bravo, merci. Moi, pour présenter mon frère, je dirais seulement :

– Alexandre Rorique, trente-sept ans, un mètre quatre-vingt-cinq, quatre-vingts kilos, yeux bleus, cheveux châtons, visage régulier hâlé par le soleil, grosse voix, air rude, avant tout capitaine de marine, son métier, sa vie.

J'ajouterais à mon sujet :

– Joseph Rorique, vingt-six ans, un mètre soixante-dix-neuf, soixante-quinze kilos, ressemblant à mon aîné même si une incisive proéminente m'esquinte le sourire, et comme lui, capitaine de marine, mon métier, ma vie.

Vêtus de pantalons de toile, de tricots délavés, coiffés de chapeaux en pandanus, pieds nus comme les indigènes, nous marchons sur le quai de Papeete entre des flamboyants aux fleurs rouges et des constructions en bois aux toits de tôle, lisons à haute voix les enseignes plaquées sur les façades, Société commerciale de l'Océanie, Young-Maxwell Ltd, Donald-Edenborough, Turner et Chapman Shipchandler, Crawford and Co, Cape Ltd Import-Export, et encore Sosthène Drollet, Raoulx-Papineau, jetons des regards sur les galeries de ces maisons de commerce où des habitants des îles, venus à la ville pour les fêtes du 14 Juillet, ont passé la nuit et qu'ils s'apprêtent à quitter, examinons les navires mouillés dans la rade, un long-courrier d'Australie, un aviso de la marine de guerre française, trois goélettes desservant les îles, des cotres et des pirogues indigènes, contempons au loin les hautes montagnes de Moorea, et même, parce que nous sommes de bonne humeur, chantonnons *Fleur de bite*, *cœur de bite*, *bouline et boulingrin*, un refrain de marin.

Arrivés au marché, on repère une gargote chinoise aux tabourets posés à même le trottoir, on s'assied à une table coincée entre un tas de pastèques et des régimes de bananes,

avec autour des maraîchers, des pêcheurs qui ne s'occupent pas de nous, tant mieux, une grosse mère apporte du café au lait de coco, des beignets enrobés de cassonade, on se détend, on profite, on feuillette *Le Messager de Tahiti*, rien d'intéressant pour nous, si ce n'est la mort récente de Pomare, le dernier roi de Tahiti, on savait déjà que c'était un ivrogne et qu'il avait donné Tahiti à la France, mais il faut y aller, on a rendez-vous avec le capitaine de la *Papeete*.

Blanc de la tête aux pieds, du casque aux chaussures en passant par le costume – abandonnés le pantalon de coutil, la chemise à manches courtes qu'il porte en mer –, Wohler nous attend devant sa goélette. Il dit :

– D'abord tournée administrative pour régulariser votre situation, ensuite visite à Chin Lee qui vous fera perdre votre allure de frères de la côte, mais vous avez de l'argent ?

– Pas beaucoup, répond Alexandre, quelques livres australiennes, rien de plus, mais nous possédons des perles reçues à Penrhyn en paiement de nos travaux de voilier.

Après, tout s'enchaîne au mieux, un fonctionnaire indifférent nous accorde un permis de séjour à durée illimitée, un négociant en perles, Émile Lévy, prend les nôtres contre deux cents piastres chiliennes, la monnaie en circulation à Tahiti, merci à Wohler qui nous facilite la vie, et on le suit chez le tailleur Chin Lee, on commande des costumes en toile, blancs évidemment et de coupe militaire avec col dolman genre hussard, mais on refuse les casques coloniaux qui vont avec, enfin, comme il faut bien habiter quelque part, on va voir Sarciaux, un ancien militaire qui fait dans l'immobilier, on loue illico un petit faré au bord du lagon, juste à la sortie ouest de la ville, à deux pas du temple de Paofai.

Dix heures viennent de sonner au clocher de l'église dressée au cœur de Papeete, Wohler nous quitte, il dit :

– Venez donc dîner chez moi samedi, vous rencontrerez des gens de marine, ça vous sera peut-être utile, d'ici là pro-

fitez du 14 Juillet, dans nos îles, il dure des semaines et les baraques ouvrent à dix heures.

On marche dans une rue bordée de grands arbres feuillus, on arrive en vue du palais de feu Pomare, une bâtisse blanche devant laquelle se tient la fête, il y a partout des indigènes bruyants et rigolards, tous mal fagotés à la mode missionnaire – robe sac de patates pour les femmes, chemise aux pans flottant sur un paréo pour les hommes –, et ils s’agglutinent devant les tirs à la carabine, les jeux de massacre, les roues de la fortune, les marchands de glace, les buvettes, en avant cul sec les verres de tord-boyaux, nous voyons aussi des soldats, des marins qui traînent leur ennui, de jeunes métropolitains – employés de bureau, commis de magasin –, quelques Blancs au bout du rouleau bouffés par l’alcool et le tropique.

Pas une jolie fille, pas une seule qui roule des hanches, appelle à l’amour comme dans les récits de voyage, et Alexandre s’exclame :

– Où sont-elles les vahinés de rêve ?

Et moi :

– Pas ici, dans ce patelin il n’y a que les arbres qui ont de la beauté.

Midi n’est pas loin, on a faim avec l’envie de faire un bon repas, ça fait des mois que notre ordinaire se compose de poisson, de riz, et un endroit où on mange bien à Papeete il n’y en a qu’un, c’est chez Renvoyé, un ancien cuisinier d’amiral, un cordon-bleu de première qui a ouvert un restaurant où prennent pension les fonctionnaires, où vont dîner les notables. Évidemment, il serait plus convenable d’avoir nos beaux costumes pour y aller, mais ils ne seront prêts que dans deux jours, tant pis, alors nous gagnons la rue de la Petite-Pologne, l’une des trois voies perpendiculaires au port, et nous poussons la porte de l’établissement sélect.

Les visages, tous blancs, portant moustaches, se dressent au-dessus des assiettes, les mâchoires arrêtent de mastiquer,

les yeux fixent sans bienveillance les va-nu-pieds que nous sommes, mais on s'en moque, on a la carrure qu'il faut pour affronter la situation, d'ailleurs nul ne bronche et, après quelques instants de silence, le brouhaha des conversations reprend, alors seulement on remarque un homme qui détonne parmi ces vestes amidonnées, ces faces pâles, un petit costaud au nez busqué, aux longs cheveux, au teint bronzé, portant chemise sans col et gilet brodé, et c'est à la table libre, proche de la sienne, qu'on va s'asseoir.

On rêve depuis longtemps de bœuf grillé, de pommes de terre, de salade, on commande des chateaubriands, des pommes sautées, de la laitue, nous ne sommes pas déçus, c'est aussi bon qu'à la maison quand nous étions petits.

Et après avoir bu deux bouteilles de saint-émilion, nous répondons sans nous forcer aux avances de notre voisin :

– Je me présente, Gauguin, je fus marin comme vous semblez l'être.

– Oui, mais marins sans navire, on est frères, on s'appelle Rorique.

Sourires de part et d'autre, puis ce type, qui se dit artiste, peintre, s'invite à notre table pour prendre le café et, le regard courant à travers la salle, passe en revue à mi-voix les convives, histoire de nous familiariser avec la faune locale :

– Le sombre bonhomme contre le mur de gauche, c'est le procureur, l'autre solitaire contre celui de droite, c'est le trésorier-payeur – ils sont fâchés à mort, ils mettent le plus d'espace possible entre eux –, au milieu de la salle, des fonctionnaires de moindre importance pas plus rigolos, les uns ont pris parti pour le procureur, les autres pour le trésorier, et tous se gavent de calomnies, crèvent de jalousie, juste à l'entrée, ces jeunes officiers qui rient se moquent de ces querelles.

Un temps de silence, puis :

– Ces gens ne sont pas pires que d'autres, ils sont seulement médiocres, et moi qui suis venu à Tahiti pour fuir le

vieux monde, je le retrouve ici en pire, avec imitation puérule et snobisme colonial, je vous le dis, amis, pour se protéger de la bêtise, c'est en pleine nature, au plus loin de Papeete, qu'il faut vivre.

Mais nous, on se moque autant de la ville européenne que de la campagne tahitienne, depuis longtemps on ne s'intéresse plus qu'aux bateaux, à la navigation et aux femmes, c'est pourquoi je pose la seule question qui nous tient à cœur :

– Dites-nous, Gauguin, les vahinés, les belles, les ondulantes, celles qu'on a envie de baiser, où sont-elles ?

Au mot vahiné, il se détend, son regard s'allume, il se lève, murmure en s'en allant :

– À sept heures, ce soir, venez me rejoindre au pied du kiosque à musique, vous ne serez pas déçus.

L'après-midi s'écoule vite, une sieste digestive dans notre faré, une longue nage dans le lagon, la corvée d'eau douce avec remplissage de seaux au robinet municipal le plus proche, puis il faut se raser, enfiler l'unique chemise, le pantalon de rechange, dans une heure il sera temps d'aller rejoindre Gauguin, mais tandis que le soleil s'appête à passer derrière Moorea, on frappe au portillon du jardin, une voix de basse retentit :

– Puis-je vous entretenir quelques instants ?

M. Raoulx nous fait l'honneur de sa visite, c'est le patron de l'une des plus importantes maisons d'import-export de la place, le propriétaire de la goélette *Mateata*, et Wohler l'a déjà informé de nos mérites car il déclare d'emblée :

– J'ai besoin d'un officier en second, cela intéresse l'un de vous ?

Un ange passe, on s'observe, puis Alexandre répond :

– Une place de second, monsieur, non, une place de capitaine et une autre de second sur la même unité, oui, nous sommes en effet aptes à commander un navire et nous ne voulons pas nous séparer, cela étant, nous sommes honorés par votre proposition, nous vous en remercions.

Mais Raoulx, d'un ton agacé :

– Vous êtes étrangers, vous ne pouvez pas être capitaines, vous pouvez seulement naviguer en tant qu'officiers subalternes, c'est la loi, et si vous ne voulez pas vous séparer, vous risquez fort de rester coincés à Papeete. À moins que vous n'acceptiez de vous installer à Kaukura, un atoll des Tuamotu, pour y représenter la maison Raoulx pendant la durée de la plonge aux nacres ?

Alexandre dit alors que les atolls, on connaît, que ce sont des lieux guère plaisants à vivre, mais qu'il faut voir, que oui, peut-être, si on ne trouve pas d'embarquement à notre goût, et je dis à mon tour :

– Vous savez, nous venons d'arriver, nous aimerions respirer un peu l'air de Tahiti avant de prendre une décision.

Et on se serre la main, on décide de reparler de tout ça plus tard, Raoulx s'en va en lançant :

– Attention, marins, l'air de Tahiti coûte cher et risque de vite avaler vos économies.

À sept heures, on retrouve Gauguin au pied du kiosque à musique municipal, dans une sorte de parc éclairé par des lampadaires, des torches, des lampes à pétrole et les bougies de Chinois qui vendent, posés au sol sur un paréo, cocos frais, longues cigarettes au tabac roulé dans des feuilles de pandanus, couronnes et guirlandes de gardénias, verres de bière, de limonade, et les acheteuses sont surtout des Tahitiennes, des belles celles-là, pas des repoussoirs comme ce matin, mais des très désirables qu'Alexandre et moi dévorons des yeux tels des morts de faim. Elles portent de longues robes claires serrées à la taille par un foulard, déambulent deux à deux, se tiennent par le bras, c'est un bonheur de voir leur chevelure noire piquée de fleurs blanches, leurs yeux brillants qui dévorent tout ce qui porte culotte, leurs lèvres charnues qu'on a envie de prendre, il y en a aussi des assises sur des nattes et des presque allongées, elles agitent des éventails,

fument des cigarettes, reçoivent les hommages des hommes avec nonchalance, gloussent en se parlant à l'oreille, selon Gauguin, de sexe.

Des Tahitiens les entourent, ils disent des choses qui les font rire, ils sont parés pour la fête, leurs cheveux, leur peau sentent bon le monoï, des Blancs aussi cherchent à séduire ces filles, mais, moins à l'aise, ils se contentent de sourires, de vagues travaux d'approche, soudain, d'un groupe de vahinés qui nous frôle, une voix s'élève :

– Ces trois-là, ils sont beaux, ils sont forts, ils doivent être bons au lit.

Et Gauguin s'exclame :

– Quelques mètres de peau veloutée, des tonnes de consentement souriant, voilà ce qu'elles vont nous offrir.

Des pépères encombrés d'instruments de cuivre s'installent dans le kiosque, sûrement d'anciens militaires, ils attaquent des gavottes, des valse, des polkas, et comme ici les femmes invitent les hommes, que nous dansons bien, nous restons peu sur la touche, dans les rires, frôlements, pressions de main des vahinés qui murmurent à l'oreille :

– Danser d'abord, l'amour après.

Et nous sautons, tournons dans la nuit tiède.

À neuf heures et demie, l'orchestre arrête les airs de gambille, joue *La Marseillaise*, tout le monde se lève, le bal est terminé, on s'en va par bandes vers les guinguettes chinoises du marché, devant passent, repassent des couples enlacés, des solitaires en chasse, Gauguin déclare :

– Voici la foire à l'amour, le marché à la viande.

Et nous buvons de nouveau des coups, dansons encore, baisers, caresses appuyées des filles qui, toutes à la fête, nous font lanterner, et c'est seulement peu avant l'aube que nous parvenons à en embarquer quelques-unes jusqu'à notre faré.

Les nuits d'après, on remet ça, on repart en bringue avec

Gauguin, maintenant qu'on est copains, il nous propose de camper chez lui par mesure d'économie, on répond :

– Merci, pour l'instant ça va.

Puis il nous dessine Alexandre et moi, mais pas trop bien, la ressemblance fait défaut, il dit même qu'il viendra un jour naviguer avec nous. Enfin arrive le soir du dîner chez le capitaine Wohler, on s'y rend à contrecœur, seulement parce que ça peut être utile, vêtus de nos costumes neufs mais sans plus un sou en poche, affligés de surcroît d'une telle gueule de bois qu'on doit se donner du mal pour offrir un visage serein aux capitaines, à leurs épouses, dans la grande maison coloniale illuminée et décorée de fleurs au bout du chemin vicinal de Patutoa. Avec les hommes, nous faisons dans le sérieux, la compétence, nous émaillons nos discours de termes techniques, évoquons des navigations périlleuses, et les capitaines Arnaud, Chemin, Robertson, André, Martin, Lucas, Garnier, et même Berrüde, un Allemand qui commande la *City of Papeete* reliant Tahiti à San Francisco, et aussi Raoulx qui nous connaît déjà, tous paraissent impressionnés par notre solidité, notre calme, mais, hélas, ils confirment que nous ne pouvons pas devenir capitaines d'un navire sous pavillon français.

Auprès des femmes, Européennes et demi-Tahitiennes en robes à crinoline, au maintien convenable de bourgeoises insulaires, nous jouons aux gentlemen, aux charmeurs, Alexandre se met au piano, j'embouche une flûte, nous exécutons des airs à la mode qui enchantent ces dames, je fais même les yeux doux à une blonde très pâle, agréablement en chair comme une fille du Nord, c'est la femme du capitaine André, elle se nomme Lucie, et entre deux portes, Alexandre m'engueule :

– Tiens-toi, ce genre de femme n'est pas pour toi, elle est de celles qu'il faut épouser, à qui il faut faire des enfants.

La soirée s'achève, on remercie, on salue, on se quitte, nous montons dans le cabriolet de M. Raoulx qui a proposé

de nous ramener, et le cheval s'est à peine mis au pas que le commerçant demande :

– Avez-vous réfléchi ?

Et nous, comme on n'a pas le choix, on répond sans barguigner :

– D'accord pour Kaukura.

ALEXANDRE

Un mince trait gris au ras de l'océan, Kaukura droit devant, bientôt on aperçoit la frange blanche des vagues brisant sur le récif, le vert des palmes des cocotiers plaqué sur le bleu du ciel, et c'est moi, Alexandre, qui parle maintenant. À trois encablures de la côte, le capitaine Arnaud, un type plutôt hâbleur qui joue à l'aventurier, ordonne de réduire la voile, de prendre la cape parce qu'il y a trop de fond pour mouiller une ancre et pas de passe pour entrer dans le lagon, puis l'équipage de la *Mateata* charge la baleinière du bord de nos marchandises – épicerie, quincaillerie et compagnie –, la frappe au bossoir, la déhale du pont et la met à l'eau, quatre rameurs y prennent leur poste, Joseph et moi nous embarquons.

Je songe à la vie sans agrément que nous avons menée quelques mois plus tôt à Penrhyn, je ne suis pas content de remettre ça sur cet atoll qui grésille de chaleur sous le soleil, rien qu'une petite terre immobile comme un navire naufragé au milieu de l'océan, et je sais que Joseph, assis sur un banc à mes côtés, pense comme moi. La baleinière bascule de vague en vague, file sur des crêtes d'écume de plus en plus hautes, les hommes font du bon travail, ils gardent l'embarcation dans l'axe de la côte et, à dix mètres du récif, une déferlante l'emporte et la dépose à sec, loin sur la chaussée de corail,

nous sommes arrivés. Face à nous, la forêt de cocotiers et la verdure rabougrie propre aux îles basses, derrière, entre les troncs et les buissons, le lagon au bord duquel est construit le village, on s'y rend à grandes enjambées, mâchoires serrées et avec la sueur qui nous dégouline de partout.

De nos sacs de marins on sort deux hamacs de toile grise qu'on suspend entre les poteaux de soutènement de notre faré, deux revolvers, une baïonnette qu'on accroche bien en vue à une paroi, comme ça les indigènes les verront du dehors, ils ne tenteront pas de nous voler. Accolé à notre habitation de palmes, le magasin, une baraque en tôle ondulée où sont entreposés les produits à vendre ou à échanger contre des nacres, ce commerce est notre seule activité, et la vie qu'on mène est d'un tel ennui que je n'ai pas envie d'en parler.

Je peux seulement évoquer le village, trois douzaines de farés comme le nôtre, les villageois, une centaine de personnes – mâles, femelles, enfants, presque tous l'air abruti –, enfin, tout de même, à sauver du lot, quelques mignonnes à peine nubiles, des petits sucres de douze ans auxquels on n'ose pas toucher, et encore le camp des plongeurs, une cinquantaine de cabanes plantées au bord du lagon, des pirogues et des cotres locaux mouillés devant, sans oublier les plongeurs eux-mêmes, cent soixante hommes venus des atolls environnants, des costauds sauvages. Voilà, c'est tout, et si rien ne nous pousse vers les autochtones, rien ne nous attire non plus chez les petits Blancs qui représentent les autres maisons de commerce de Tahiti, et on ne peut même pas se donner du mouvement en allant plonger, on n'en a pas le droit, c'est réservé aux Paumotu.

Chaque matin, on suit du regard avec envie les pirogues qui glissent vers le milieu du lagon, tirées à la queue leu leu par les cotres aux voiles rapiécées, et elles vont mouiller sur des fonds de vingt à trente mètres, les plongeurs se mettent à l'eau, s'oxygèment et, cramponnés à un plomb, descendent

arracher les nacres aux coraux, cinquante kilos par homme et par jour, pas moins, ça en fait des plongées, de quoi se faire péter les poumons, rien à voir avec notre besogne de boutiquier.

Je peux aussi parler des animaux, je me balance souvent dans le fauteuil à bascule que j'ai traîné dehors et je les observe, ça me calme, Joseph, lui, ronge son frein autrement, il tire au pistolet les oiseaux de mer, pêche à la ligne et au harpon, mais tous deux on cherche sans fin le moyen de se retrouver au plus vite à bord d'un navire, j'y songe tout en regardant les bêtes qui poussent leur vie en avant sans jamais lâcher prise.

Presque entre mes pieds, des poules se livrent combat pour quelques grains de riz tandis que des coqs les grimpent en battant des ailes, des petits cochons noirs fouaillent du groin des noix de coco fendues en deux, un chat aussi maigre qu'un fil de fer passe avec un poisson dans la gueule, des chiens aboient au loin, ceux qui courent en meute et chassent les poissons dans les anfractuosités du récif, d'autres jappent à côté, de tout petits que notre voisin paumotu engraisse dans une cage, il les boulottera bientôt, il y a aussi des bernard-l'ermite, coquilles grises, pattes rouges, qui se hâtent avec maladresse, basculent de pierre en pierre, roulent de trou en trou vers l'appentis qui nous sert de cuisine, ils sentent les vieilles odeurs de nourriture.

Au bord du lagon, dans deux pieds d'eau, l'aileron d'un requin fend la surface, un bref bouillonnement plus au large, une carangue en chasse, mais qu'est-ce qu'il fait chaud, pas un souffle d'air, c'est l'heure de la sieste générale, on est comme des mollusques fixés à un corail, avec cette chaleur même les mouches volent au ralenti, nous, on mijote, au ciel six frégates planent, deux hirondelles filent de cocotier en cocotier et crient sans relâche, rien d'autre. Il faut que je me secoue, aller nager, oui, une heure de natation et je reprendrai

du mordant, après je nettoierai nos armes, je regarderai mes cartes du Pacifique, les plongeurs rentreront, on pèsera les nacres, la nuit tombera, ce sera l'heure du dîner – poisson, riz, plus une gâterie en boîte, des pêches au sirop –, nous jouerons un petit air de flûte et d'harmonica sur le pas de notre porte, la tête sous les étoiles, le cœur dans le vague, et on ira se coucher.

Ce matin à l'aube, alors que je suis en train de puiser l'eau du thé dans le fût qui recueille la pluie sous le toit du magasin, Blanchard, un rouquin trapu représentant les établissements Donald, passe sous mon nez, il court presque, il lance sans s'arrêter :

– Une goélette vient d'arriver, peut-être qu'il y aura du courrier ?

C'est possible, mais nous, on n'est pas pressés, on n'attend rien de personne, et on va s'accroupir au bord du lagon pour boire notre thé en observant le départ des pirogues.

La goélette qui a mis en panne devant le récif, c'est la *Tuamotu*, son capitaine, Hoffmann, on le connaît, il est d'origine allemande comme Wohler et débonnaire lui aussi, alors, lorsqu'il descend à terre sur le coup de midi, on l'invite à partager notre déjeuner de poisson grillé et de riz, on ouvre pour l'honorer une bouteille de bordeaux, puis on cause.

Joseph et moi n'avons pas grand-chose à raconter, on préfère demander des nouvelles de Papeete quitté depuis presque deux mois, et Hoffmann nous en donne qui ne nous intéressent pas, ce ne sont que ragots, médisances, mais soudain on entend :

– De San Francisco est arrivée la *Henry*, une goélette flamboyante neuve, une belle unité de cent dix tonnes commandée aux chantiers Turner par la société Young-Maxwell.

– Son capitaine ?

– André, mais seulement jusqu'au jour de l'an, après, ce sera Chemin qui prendra la suite, à moins que le capitaine

en titre, Clary Wilmot, revienne de voyage plus tôt que prévu, ah, ceci encore, André cherche un second compétent, peut-être un bon job pour l'un de vous deux ?

Après le départ de Hoffmann, Joseph et moi discutons de cette éventualité, on en parle encore le soir assis devant le faré, c'est décidé, même si cela nous coûte de nous séparer, Joseph embarquera demain sur la *Tuamotu*, et tandis qu'on s'apprête à aller se coucher, je pointe la main vers les étoiles, je dis :

– Là, c'est Canopus, là, l'Hydre femelle, là, Orion, là, Sirius, là, Achernar, tiens, en voilà une qui file, Joseph, fais un vœu.

Je suis maintenant seul à Kaukura, je ne parle à personne en dehors de quelques mots échangés avec les indigènes quand ils me proposent des nacres, avec les Blancs du commerce lorsque je les croise, mais cela ne me tourmente pas, je sais repousser les mauvaises pensées de la solitude, d'ailleurs je ne suis pas vraiment seul, j'ai un camarade avec qui je joue aux dames. J'ai surpris l'épicier du village assis devant sa baraque avec un damier sur les genoux et se battant contre lui-même, un coup du côté des pions blancs, un coup du côté des noirs, alors, je me suis accroupi face à lui, j'ai pris possession des blancs, et depuis, chaque après-midi, je joue une demi-douzaine de parties avec ce Chinois au visage armé de dents en touches de piano, des dents qui le font sourire tout le temps même quand je lui mange ses pions.

À part ça, l'emploi du temps n'a pas changé depuis le départ de Joseph, tâches ménagères, tenue du cahier comptable, passage en revue du stock, déjeuner, sieste et rêverie dans mon fauteuil à bascule, longue nage, retour des plongeurs, achat de nacres, puis dîner et méditation sous les étoiles, enfin je vais au lit où, avant de m'endormir je me dis qu'à Tahiti, Joseph travaille pour nous.

Déjà l'aube revient, le jour, ça recommence, j'avale mon thé face au lagon, j'imagine les grands poissons du large qui

franchissent les chenaux peu profonds du récif, regagnent l'océan après une nuit de chasse, les coquillages baladeurs qui s'enfouissent dans le sable après avoir glissé dessus des heures en avalant de minuscules bestioles, les crustacés dévoreurs de cadavres qui se rencognent sous les rochers, j'imagine aussi les poissons diurnes déjà en place, des multicolores prêts à manger à leur tour plus faibles qu'eux.

Aujourd'hui ça fait dix jours que je vis à Kaukura en solitaire, ce matin il y a du nouveau, la *Tamara* du capitaine Foreman vient d'arriver, elle tire des bords de l'autre côté du récif, sa baleinière a déjà touché terre, son subrécargue, Charpentier, un ancien major de la marine, est devant chez moi, je lui offre à boire, on parle, je demande des nouvelles de mon frère, j'entends :

– Tout va bien pour lui, André l'a accueilli tel le messie, trop content d'avoir un second expérimenté qui sait lire les cartes, manier le sextant, d'autant plus content, ce brave André, que la première destination de la *Henry* c'est Anaa, qu'il craint les Tuamotu et ses courants.

Brusquement je me décide, je lance :

– Dites-moi, j'ai très mal aux dents, un abcès sûrement, il faut que je me fasse soigner, est-ce que je peux rentrer avec vous à Papeete ?

Deux jours après, je suis au pied de la passerelle de la *Henry* amarrée au quai des goélettes, embrassades avec Joseph qui ne me pose pas de questions, étonnement du capitaine André :

– Alors, vous avez abandonné votre fonds de commerce ?

Et moi :

– Une rage de dents terrible m'a poussé à revenir, d'ailleurs je sors de chez Davis, le dentiste, j'attends maintenant un navire pour repartir à Kaukura.

Puis je lui demande si je peux rester à bord de la *Henry* jusqu'à son départ, ce qu'il m'accorde volontiers, et pendant trois jours, mon frère et moi avons des conversations sans fin

dans une langue qu'André ne comprend pas, ça l'intrigue, ça se voit, mais il fait le discret, il ne dit rien, il pense peut-être que nous évoquons des histoires de famille dans notre langue d'origine, l'afrikaans, ne sommes-nous pas nés en Afrique du Sud ?

JOSEPH

À présent, c'est moi, Joseph, qui reprends la parole, Alexandre, de retour à Kaukura, s'est tu, il prétend que là-bas c'est toujours pareil, qu'il gardera le silence tant qu'il y sera coincé, il lance :

– De toute façon, tu as plus à dire que moi.

Je peux parler de la *Henry* aussi élégante qu'un yacht, avec son grément neuf, ses vernis frais, son pont encore vierge de traces de coprah, de sang de poisson, elle sent bon le brai, le bois de la Sierra Nevada, et le capitaine André me dit :

– C'est du séquoia, savez-vous que les séquoias peuvent devenir quatre fois millénaires et atteindre cent cinquante mètres de haut ?

Je peux aussi parler d'André, rencontré une première fois chez Wohler où j'avais été plus sensible aux charmes de sa femme qu'aux siens, André, un type du genre barrique, aussi noir de poil que sa femme est blonde, au demeurant un brave homme qui a seulement la faiblesse de trop parler, il commence toujours par un «Voyez-vous, Joseph...»

– Voyez-vous, Joseph, nous avons la chance de naviguer sur une goélette qui a été construite près de San Francisco par les chantiers Turner.

Et le voilà parti à m'expliquer que ces goélettes conviennent particulièrement bien à la navigation dans les îles d'Océanie :

– Voyez-vous, Joseph, la goélette californienne est robuste,